

ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un usage. Il voulut que tous ceux qui se soumettraient au Coran fissent une fois en leur vie ce pèlerinage, si leur santé, si leur fortune le leur permettaient. Aussitôt on vit se former en Syrie, en Egypte, en Barbarie, à Bagdad, de grandes caravanes, qui prirent la route de la ville sainte. Des vaisseaux très-multipliés y en portèrent de la Nubie, de la côte orientale de l'Afrique, des îles répandues dans les mers d'Asie, de l'Indostan, du golfe Persique. Il en arriva en petites troupes de toutes les parties de l'Arabie. Peu à peu leur nombre s'éleva annuellement à douze ou quinze cent mille. Il s'est successivement réduit au septième ou au huitième de ce qu'il fut dans les temps de ferveur, et encore la plupart de ces pèlerins sont-ils des misérables que des héritiers religieux paient pour satisfaire à une obligation que leurs pères avaient négligé ou méprisé de remplir. Le prophète ordonne que tous les voyageurs pieux ou mercenaires achètent ou fassent bénir cinq pièces de toile de coton pour former leur suaire, ou pour en servir à ceux de leurs proches ou de leurs amis que des raisons valables auront empêchés d'accomplir le précepte.

xx.
Commerce
général de
l'Arabie, et
celui des An-
glais en par-
ticulier.

Cette politique devait faire de la Mecque le centre d'un commerce immense. Le camp qu'occupent autour de ses murailles les musulmans étrangers est devenu en effet un des marchés les plus florissans du globe. On y trouve réuni ce que

l'Orient a de plus précieux, et tout est enlevé. Les pèlerins, la plupart plus ou moins marchands, emploient d'autant plus volontiers leurs propres capitaux et ceux qui leur ont été confiés, qu'en traversant le désert ils évitent plusieurs douanes toutes oppressives, et que dans celles qu'il ne leur est pas possible de franchir, ils sont, à raison de leur état, traités avec une indulgence que n'éprouvent jamais les autres négocians.

Malheureusement très-peu des objets qui forment cette circulation sortent du sol ou des ateliers de l'Arabie. Elle n'y fournissait guère anciennement que de l'encens, de la myrrhe, de l'aloës, du séné, du baume de la Mecque, quelques simples pour la médecine, quelques matières pour la teinture. Ce n'est que tard, que très-tard que le café lui a donné plus de part à ce grand trafic.

Le caféier vient originairement de la haute Ethiopie, où il est cultivé de temps immémorial. On croit communément qu'un mollah nommé Chadely fut le premier Arabe qui fit usage de son fruit, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel qui ne lui permettait pas de vaquer d'une manière convenable à ses prières nocturnes. Ses derviches l'imitèrent; leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'apercevoir que cette boisson purifiait le sang, dissipait les pesanteurs de l'estomac, égayait l'esprit; et ceux mêmes qui n'avaient pas besoin de se tenir éveillés l'adoptèrent. De Médine, de la

Mecque , elle passa par les pèlerins dans tous les pays mahométans.

Dans ces contrées où les mœurs sont peu libres, où la jalousie des hommes et la retraite des femmes rendent la société moins vive , furent établies des maisons publiques où le café se distribuait. Celles de Perse devinrent bientôt des lieux infâmes , où de jeunes Géorgiens vêtus en courtisannes représentaient des farces impures et se prostituaient pour de l'argent. Lorsque la police eut fait cesser des dissolutions si scandaleuses , ces maisons furent un asile honnête pour les gens oisifs , et un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenaient de nouvelles ; les poètes y récitaient leurs vers , et les moines y débitaient des sermons qui étaient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choses ne se passèrent pas si paisiblement à Constantinople. On n'y eut pas plus tôt ouvert des cafés , qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en sortait point. Le muphti , désespéré de voir les mosquées abandonnées , décida que cette boisson était comprise dans la loi de Mahomet qui proscriit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui sert souvent la superstition dont il est quelquefois la dupe , fit aussitôt fermer des lieux qui alarmaient si fort le sacerdoce , chargea même ses agens les plus actifs de s'opposer à l'usage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces sévérités. On con-

tinua de boire du café , et même les endroits où on le distribuait se trouvèrent bientôt en plus grand nombre.

Je dirais volontiers aux souverains : Si vous voulez que vos lois soient observées , qu'elles ne contrarient jamais la nature. Je dirais aux prêtres : Que votre morale ne s'oppose pas aux plaisirs innocens. Tonnez , menacez les uns et les autres tant qu'il vous plaira ; ouvrez à nos yeux des cachots , les enfers sous nos pas , vous n'étoufferez pas en moi le vœu d'être heureux. Je veux être heureux est le premier article d'un code antérieur à toute législation , à tout système religieux.

Vers le milieu du dernier siècle , le grand-visir Kuproli se transporta , déguisé , dans les principaux cafés de Constantinople. Il y trouva une foule de mécontents , qui , persuadés que les affaires du trône sont aussi celles des citoyens , s'en entretenaient avec chaleur , et censuraient très-librement la conduite des généraux et des ministres. Il passa de là dans les tavernes où l'on vendait du vin : elles étaient remplies de gens simples , la plupart soldats , qui , accoutumés à ne voir dans les intérêts de l'état que ceux du prince , chantaient gaiement , parlaient de leurs amours , de leurs exploits guerriers. Ces dernières sociétés lui parurent devoir être tolérées ; mais il jugea les premières dangereuses sous un gouvernement absolu. Avec plus de réflexion , il aurait vu qu'elles n'étaient pas plus à craindre que les autres ; même

dans un état despotique, il faut laisser au peuple qu'on opprime la liberté de se plaindre, qui le soulage. Le mécontentement qui s'évapore n'est pas celui qu'il faut redouter. Les révoltes naissent de celui qui, renfermé, s'exalte par la fermentation intérieure, et se développe par des effets aussi prompts que terribles. Malheur aux souverains lorsque leur vexation s'accroît et que le murmure des peuples cesse.

Quoi qu'il en soit, ce règlement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'usage du café, et en a peut-être étendu la consommation. Les rues, les marchés en offrent de tout fait. Dans la plupart des familles on en prend du matin au soir; il est offert et accepté dans toutes les visites.

Dans le temps précisément qu'on fermait les cafés à Constantinople, on en ouvrait à Londres. Cette nouveauté y fut introduite par un marchand nommé Edouard, qui revenait du Levant. Elle se trouva du goût des Anglais, et fut bientôt adoptée par toutes les nations de l'Europe, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

Le caféier croît dans plusieurs cantons de l'Yémen, mais beaucoup plus généralement dans une chaîne de montagnes éloignées de vingt-cinq à trente milles de la mer Rouge. Il couvre toutes ces hauteurs, coupées en terrasses. Sur ce vaste et magnifique amphithéâtre les pieds de l'arbre sont

placés si près les uns des autres, qu'avec le temps ils forment un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. Jamais un fer barbare ne les a mutilés, comme l'usage s'en est introduit en Amérique; et le cultivateur leur permet d'atteindre l'élevation que la nature leur avait destinée. Quelques-uns doivent leur fécondité à la pluie seule. La plupart sont arrosés par les eaux recueillies avec soin dans des réservoirs creusés à la cime des collines. Quoique leur fruit soit de bonne qualité partout, celui qui sort du territoire d'Aden a une grande supériorité.

Les Arabes ont tous, sans exception, la passion du café; mais la plupart d'entre eux en préfèrent la pellicule, qui ne leur donne qu'une douce agitation, à la fève même, qu'ils jugent trop échauffer leur sang. Ils pilent l'une et l'autre au lieu de les moudre; et cette pratique, adoptée par tous les musulmans, a paru à beaucoup d'Européens préférable à celle que nous avons imaginée. Le mélange du lait et du sucre avec cette boisson est inconnu en Arabie.

Bet-el-faki, situé au centre du Tehama, à quatre lieues des montagnes, et à huit de la mer, est le grand marché de cette riche production. C'est une ville considérable, quoique moderne, entourée d'un terrain naturellement stérile, et pourtant assez cultivé. Ses premières maisons ne furent que de boue; mais elles acquièrent peu à peu de la solidité et de la grandeur. On lui a donné une

citadelle, qui, malgré les vices de sa construction, sera toujours suffisante contre des ennemis qui dans les plus grands sièges ne font aucun usage du canon.

Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle le globe entier ne connut de café que celui que produisait l'Yémen. On l'a depuis cultivé dans quelques îles d'Asie et d'Afrique, et principalement dans le Nouveau-Monde. Cependant celui de l'Arabie a été constamment de beaucoup préféré à tous les autres, et ne perdra jamais vraisemblablement cette préférence. Quelques balles s'en écoulent par terre, mais la plus grande partie est embarquée sur la mer Rouge.

On y arrive de l'Océan indien par un détroit large de cinquante lieues, long de cent cinquante, formé d'un côté par le cap de Gardafui, et de l'autre par le cap de Fartaque. Ce détroit se rétrécit peu à peu, au point qu'il ne reste plus que cinq ou six lieues d'un rivage à l'autre. Au milieu de ce passage, que les géographes européens ont nommé Bab-el-Mandeb, se trouve l'île stérile et inhabitée de Perim. Quoique les deux canaux qu'elle forme soient également praticables, la plupart des navigateurs préfèrent celui qui a le moins de profondeur, parce que les courans y sont moins rapides. Là s'ouvre la mer Rouge, qui baigne les côtes d'Ethiopië et d'Arabie durant trois cent cinquante lieues, et qui sépare les deux régions par une largeur de trente à quarante.

Ce golfe est rempli d'îles qui ne sont la plupart que des rochers stériles et inhabités. Il a peu d'endroits qu'on puisse sonder, et à peine peut-on jeter l'ancre à quelques toises du rivage. La marée y est peu sensible au milieu; mais elle est assez violente sur les côtes. Des vents périodiques règlent la navigation. Celui du nord pousse les vaisseaux, depuis avril jusqu'en octobre, de Suez à Bab-el-Mandeb; et celui du sud, depuis novembre jusqu'en mars, de Bab-el-Mandeb à Suez.

Les parages de la mer Rouge furent fréquentés dans la plus haute antiquité. Leur prospérité s'accrut lorsque l'Occident se passionna pour les productions de l'Orient. L'Europe tomba dans la barbarie du gouvernement féodal, et ces communications languirent. Elles se ranimèrent à l'époque des prodigieuses conquêtes des Arabes. Aucun peuple de leur temps n'entendit le commerce aussi bien qu'eux; aucun peuple n'eut un commerce aussi vaste. Ils s'en occupaient dans le cours même de leurs expéditions. De l'Espagne au Tonquin ils avaient des négocians et des entrepôts, et les autres nations tiraient d'eux les lumières, les arts, les denrées utiles aux commodités, à la conservation, à l'agrément même de la vie. Les Portugais doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, et la plupart des marchandises de l'Inde, que nous recevions par le golfe Arabe et par l'Égypte, nous arrivèrent par la nouvelle route. Il ne vient guère maintenant par

l'ancien chemin , dans la Méditerranée , que les productions propres aux deux rives du golfe. La perte de cet important débouché n'a pas cependant réduit à rien la mer Rouge. Il s'y fait encore des affaires assez importantes.

Aden , bâti au pied d'une très-haute montagne , hors du détroit de Bab-el-Mandeb , sur la mer des Indes , est la plus forte place et le meilleur port de l'Arabie. Son heureuse position en fit pendant plusieurs siècles un des plus florissans entrepôts de l'Asie. En 1513 le grand Albuquerque l'attaqua , et fut repoussé. Quinze ans après les Turcs s'en rendirent les maîtres , mais pour se le voir enlever par le souverain de l'Yémen , auquel il avait appartenu. Vers 1740 , un homme entreprenant l'enleva de nouveau à l'iman de Sana , et la postérité de l'usurpateur le possède encore , ainsi que le territoire très-resserré qui en dépend.

Les liaisons , autrefois si étendues , de cette ville renommée ont été successivement réduites à très-peu de chose. Sa communication la plus suivie est maintenant avec l'île de Zeigla , située vis-à-vis d'elle , sur la côte d'Afrique. Ses navigateurs y portent du café qu'ils ont tiré de l'intérieur des terres , et de grosses toiles qui leur ont été fournies par le Malabar. Ils reçoivent en échange des grains , des bestiaux , de la myrrhe , quelques autres objets de peu de valeur , que l'état d'Adel peut leur livrer.

Moka est le premier port qu'on trouve dans

l'Arabie , après avoir passé le détroit de Bab-el-Mandeb. Il est formé par deux langues de terre , sur chacune desquelles on a élevé un petit fort où l'artillerie est faible et mal disposée. L'ancrage y est très-bon , sur un fond de sable , sans aucun de ces coraux qui déchirent les câbles dans toutes les rades de cette partie du globe. Quelquefois le vent du sud-ouest s'y fait trop sentir , mais n'y cause jamais ou n'y cause que très-rarement du dommage aux navires. La ville , entourée de murailles , est bien bâtie en partie , et en partie de boue et de paille. Son territoire , privé de sources et de pluie , est généralement aride. Cependant , avec le secours des puits , on est parvenu à y faire croître un grand nombre de dattiers , et même à y former quelques jardins utiles et agréables.

Il y a quatre siècles que Moka n'était rien. Le commerce actif et passif de l'Yémen était alors entièrement concentré dans Zébid , la cité la plus vaste , la plus belle , la plus peuplée du Tehama. Chalefka , qui lui servait de rade , devint impraticable , et ce fut une nécessité que les affaires prissent une autre direction. Quelques-unes se portèrent à Hodeida et à Lohéia. Les plus considérables passèrent à Moka , qui était déjà important lorsque les Ottomans s'en emparèrent , et qui le devint bien davantage après que l'iman de Sana s'en fut remis en possession.

Ce grand marché reçoit actuellement du Bengale du riz , des soieries , des mousselines ; du

Coromandel, une grande quantité de toiles, la plupart bleues; du Malabar, du poivre, du gingembre, du safran, du cardamome; de Surate, une immense quantité de toiles grossières et quelques chales; de Bombay, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe; du golfe Persique, des dattes, du tabac, du blé, de l'eau de rose; de Socotora, le meilleur aloës que l'on connaisse; de la côte orientale de l'Afrique, de l'or et des esclaves; des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, que ces îles se sont procurés par des échanges, et du kaire que leur fournit leur sol.

Ces objets, dont la valeur peut s'élever à six ou sept millions de livres, sont la plupart achetés par des banians qui disparaissent aussitôt que leur fortune est faite, et qui sont remplacés par d'autres Indiens également impatients de rapporter au Malabar le fruit de leur industrie. Rien ne serait pourtant plus aisé que de fixer dans le pays ces négocians économes, actifs et intelligens. Pour y réussir, il suffirait de substituer aux humiliations dont on les accable quelques marques de considération et de bienveillance. Mais là, comme ailleurs, on connaît le prix de tout, excepté de l'homme. Les nations les plus policées n'en sont pas encore venues jusque-là. J'en atteste la multitude des peines capitales infligées partout, et souvent pour des délits assez frivoles. Il n'y a pas d'apparence que les sociétés où l'on condamne à mort une jeune fille de dix-huit ans, un homme

sain et vigoureux de trente ans pour un vol léger, aient médité sur ces tables de la probabilité de la vie qu'on a si savamment calculées, puisqu'elles ignorent combien la cruauté de la nature immole d'individus avant d'en amener un à cet âge. On répare, sans s'en douter, un petit dommage fait à la société par un plus grand. Par la sévérité du châtement on pousse le coupable du vol à l'assassinat. Quoi donc! est-ce que la main qui a brisé la serrure d'un coffre-fort, ou même enfoncé le poignard dans le sein d'un citoyen n'est plus bonne qu'à être coupée? Quoi donc! parce qu'un débiteur infidèle ou indigent n'est pas en état de s'acquitter, faut-il le réduire à l'inutilité pour la société, à l'insolvabilité pour vous en l'enfermant dans une prison? Ne conviendrait-il pas mieux à l'intérêt public et au vôtre qu'il fit usage de son industrie et de ses talens, sauf à l'action que vous avez légitimement intentée contre lui, à le suivre partout, et à s'y saisir d'une portion de son lucre par quelque sage loi. Mais il s'expatrierait? Et que vous importe qu'il soit errant ou dans un cachot? en serez-vous moins déchu de votre créance? Si vous étendez un peu vos idées, vous concevrez que le débiteur qui vous échappe par la fuite ne peut faire fortune chez l'étranger sans s'acquitter d'une portion de sa dette par ses besoins et par les échanges réciproques des nations. C'est des vins de France qu'il s'enivrera à Londres; c'est des

soieries de Lyon que sa femme se vêtira à Cadix et à Lisbonne. Mais ces spéculations sont trop abstraites et trop patriotiques pour un créancier cruel qui, tourmenté de son avarice et de sa vengeance, aime mieux tenir son malheureux débiteur dans les fers, couché sur la paille, et l'y nourrir de pain et d'eau, que de le rendre à la liberté. Elles n'auraient pas dû échapper aux gouvernemens, aux législateurs; et c'est à eux qu'il faut s'en prendre des barbares absurdités qui existent encore à cet égard dans nos nations prétendues policées.

Les cargaisons acquises par les banians ou par d'autres négocians trouvent en détail leur débouché dans l'Yémen, à Socotora, sur les plages d'Adel, et en avaient autrefois un fort considérable à Dancali et à Azab de l'autre côté du golfe.

L'étroit canton qu'on a nommé royaume de Dancali occupe sur la rive occidentale de la mer Rouge l'espace qui sépare le territoire d'Adel de celui d'Azab. C'est un sol généralement aride. Il n'y coule que deux faibles rivières, qui même, dans les grandes chaleurs, se perdent dans les sables. Il ne reste dans cette saison que quelques eaux amères et saumâtres; encore tarissent-elles quelquefois; et il faut alors que les hommes, que les brebis, que les chèvres aillent chercher au loin leur boisson. Les habitans du pays sont tous mahométans et tous noirs. Si quelques-uns d'entre eux n'ont pas les cheveux laineux, cela doit venir

de leur mélange avec quelques-uns de leurs voisins qui ont des cheveux lisses.

Les Dancalis reçurent autrefois de Moka, par la baie de Bayboul, qui leur sert de port, beaucoup de marchandises qu'ils répandaient dans l'intérieur de l'Afrique. Des guerres continuelles et destructives ont mis fin à cette circulation. On ne porte plus guère à cette peuplade que le peu qu'elle est en état de consommer. Son occupation principale est maintenant de recueillir le sel fossile, qui est abondant dans la contrée. On le porte régulièrement sur des chameaux en Abyssinie, où s'en fait une grande consommation, où il sert même de monnaie.

C'est une très-ancienne tradition chez les Abyssins que la fameuse reine de Saba tenait sa cour à Azab lorsqu'elle quitta ses états pour aller admirer en Judée la sagesse et la magnificence de Salomon. On cite même à l'appui de cette fable de superbes ruines qui doivent se trouver au voisinage de cette ancienne capitale, quoique aucun homme digne de foi ne les ait jamais vues.

Quoique cette contrée n'ait point de port et qu'on ne puisse jeter l'ancre sur la côte qu'à l'île de Crab, qui en est assez éloignée, elle eut une grande célébrité dans les siècles les plus reculés. Elle la devait à l'avantage qu'elle avait de posséder, même sans culture, les aromates que l'Arabie s'appropriait depuis, et qui tous prospérèrent plus ou moins sur ce nouveau sol, à l'exception de la